

La forêt de Beffou vue par un forestier

par G. de LA FOUCHARDIÈRE

Dans l'article précédent, MM. LAMI et GEHU ont étudié d'une manière particulièrement intéressante la forêt de Beffou avec l'œil du naturaliste, je crois qu'il serait bon de compléter ces observations par le point de vue du forestier qui, peut-être un peu différent, mérite cependant d'être connu.

Une forêt, en effet, pour son propriétaire ou du moins celui qui la gère, peut être considérée comme un sanctuaire naturel d'essences intéressantes, une réserve cynégétique, un lieu de promenade ou de protection de la Nature, et ce sont des points de vue qu'il ne faut pas méconnaître ; cependant, l'objectif primordial est avant tout la production de bois en quantités et qualités aussi élevées que possible. L'art du sylviculteur consistera donc à aménager la forêt de manière à atteindre cet objectif en favorisant les essences les plus intéressantes, en leur donnant les meilleures conditions de développement par un travail incessant poursuivi pendant des décennies ou des siècles, voire même en transformant la forêt par des introductions d'essences nouvelles au cas où celles qui se trouvent déjà ne représentent pas l'optimum de ce que l'on pourrait attendre.

Au cas particulier de la forêt de Beffou, dont j'ai fait faire l'achat par le département des Côtes-du-Nord et que j'ai aménagée, voici dans les grandes lignes la situation devant laquelle l'on se trouve.

Les terrains de la forêt de Beffou sont très inégaux comme qualité ; il y a d'excellents sols forestiers sur diorite, de bons sols sur arènes granitiques et des terrains beaucoup plus médiocres dans les portions où la base géologique est le quartzite de l'étage des grès armoricains.

Vers 1870 le massif était à peu près ruiné, il était passé entre plusieurs mains et les spéculateurs en avaient tiré tout ce qui pouvait être vendable, y compris des petits bois dont la vente était très facile pour faire de la traverse de chemin de fer au moment de l'établissement de la voie Paris-Brest ; la famille GUILLET a donc acheté la forêt pratiquement ruinée et entièrement en taillis, avec quelques rares réserves qui ne représentaient que les laissés pour compte des exploitations.

Le grand mérite du Docteur GUILLET, puis de son fils, le Colonel, a été de convertir cette forêt en laissant (au prix de gros sacrifices financiers) la forêt se reconstituer sans y faire aucune coupe, leur objectif étant d'obtenir une futaie de hêtre, essence fort intéressante, tant au point de vue cultural, puisqu'elle

est dans l'optimum de ces conditions écologiques, que financier du fait que la saboterie pouvait en absorber à bon prix des quantités pratiquement illimitées.

Certaines parties ont été conservées en taillis de façon à assurer à la rotation de 20 ans environ des coupes pouvant fournir du bois de chauffage également très demandé par l'économie locale, mais les deux tiers de la forêt furent laissés pratiquement sans aucune exploitation ; les taillis de bouleaux, chêne, saule et hêtre ont donc vieilli et dès que le couvert se relevait, ils furent envahis de très nombreux semis de hêtre, essence d'ombre qui peut se développer sous le couvert des autres essences jusqu'au moment où elle arrive à les dominer, puis les éliminer complètement ; ce travail s'est fait tout seul sans aucune plantation, et l'on a obtenu ainsi des futaies âgées actuellement de 90 à 120 ans. Il faut reconnaître que ces futaies sont de valeurs très inégales ; là où les semis ont été suffisamment nombreux, l'on a un peuplement complet d'arbres de forme intéressante, mais en bien des points, les semis de hêtre étant un peu clairsemés, ils se sont étalés comme de véritables pommiers au-dessus du taillis avant de se rejoindre, et cela explique la proportion considérable d'arbres fourchus ou présentant même un aspect en candélabre tout à fait caractéristique.

Peu importe si la première génération de futaie avait des arbres défectueux, l'essentiel était de l'avoir constituée, et d'avoir à force d'épargne créé une futaie représentant un volume important de 300 à 600 mètres cubes à l'hectare.

De plus, dans les parties les plus pauvres, ont été faites quelques plantations de résineux mieux adaptés que les feuillus à un sol assez ingrat, ces plantations faites entre 1910 et 1920 étant constituées de pins sylvestres et de sapins pectinés avec quelques bouquets de douglas qui ont donné des résultats tout à fait remarquables.

Les éclaircies qui ont été pratiquées dans le massif ont toujours été très prudentes, trop prudentes même, et se bornaient le plus souvent à la délivrance à des riverains de quelques pieds d'arbres dominés et à demi-morts ; ce sont surtout les chênes qui ont été les victimes, cette essence de lumière étant éliminée naturellement par le hêtre, quand elle s'y trouve mélangée et la famille GUILLET éliminait systématiquement le chêne au profit du hêtre jugé plus rentable. De ce fait, les chênes rouvres mêlés aux hêtres dans les terrains sains ont presque entièrement disparu et il n'est guère resté que les chênes pédonculés dans les petits vallons trop humides où le hêtre, qui exige du terrain sec, ne pouvait évidemment les concurrencer.

Cette conversion directe d'une forêt particulière passant ainsi du taillis à la futaie est peut-être un cas unique en France, car aucun propriétaire, même avec les moyens financiers dont disposait la famille GUILLET, ne peut s'astreindre à conserver pendant une période aussi longue un bois où le matériel s'accumule et se capitalise, mais où le revenu est pratiquement égal à zéro.

Si du point de vue sylvicole cette réussite mérite un très large coup de chapeau, le résultat financier est malheureusement un peu moins brillant ; en effet, et c'est là le cas général du forestier qui du fait de la lenteur de son action se trouve souvent déphasé, lorsque les hêtres qui jusqu'à là se vendaient très bien dans la région, ont pu commencer à être exploités vers 1945, leur valeur unitaire a diminué dans des proportions effarantes à la

même époque, puisque au *bouloucoat* traditionnel les cultivateurs ont préféré la botte de caoutchouc ; or, le hêtre de Beffou est nerveux, pratiquement impropre au sciage car il se fend, il se gerce, il se tord et il ne trouve guère d'utilisation en dehors de la saboterie, celle-ci étant sinon morte ou mourante, du moins très handicapée.

L'on a donc une forêt où se trouve un matériel considérable, mais dont les coupes sont bien difficilement vendables ; lors de l'aménagement qui a été fait en 1956, on s'est donc trouvé devant un problème assez complexe. Evidemment, nul ne pouvait savoir si dans dix ans, dans un an, un nouveau procédé industriel permettrait de tirer parti du hêtre et de le vendre avec profit. On ne peut donc condamner une essence actuellement sans grand intérêt économique, puisque l'on ne sait pas si, ultérieurement, elle ne reprendra pas des cours intéressants. Ainsi se réjouit-on de trouver actuellement dans nos futaies des chênes de bois de tranchage qui atteignent des prix fabuleux : ils ont été élevés pendant des centaines d'années par des générations de forestiers qui ne se doutaient certainement pas de cet emploi, mais qui tendaient à produire des gros chênes pour les besoins de la marine nationale qui, évidemment, ne construit plus actuellement de frégates, ni de vaisseaux en bois.

L'objectif a donc été le suivant : conserver le hêtre dans les meilleures parties de la forêt, mais en appliquant une sylviculture permettant une production plus élevée. Partout où le hêtre n'est pas dans l'optimum de ses conditions, le mélanger à d'autres essences ; enfin, dans les taillis dont l'avenir est nul, remplacer le feuillu par le résineux mieux adapté au sol et permettant une production infiniment plus intéressante, tant en volume qu'en argent.

Pratiquement, la forêt a été aménagée en coupes par contenance, c'est-à-dire que le règlement d'exploitation fixe pour chaque exercice non pas le volume à recruter, mais les coupes à parcourir avec indication de l'opération à y pratiquer, et non le nombre de mètres cubes à réaliser.

Dans les meilleures futaies de hêtre, cette opération sera soit à éclaircies, éclaircies assez hardies tendant à éliminer les arbres mal conformés, à donner l'espace vital nécessaire aux sujets d'avenir, à dégager les rares chênes qui subsistent encore ; soit dans les peuplements arrivés à maturité, les coupes de régénération classiques (coupes d'ensemencement — coupes secondaires — coupes définitives), au fur et à mesure que se développera la génération nouvelle. Partout en dehors des meilleures portions, le hêtre sera conservé, mais en mélange avec une essence plus intéressante à savoir le sapin pectiné ; cela est d'autant plus facile qu'un certain nombre de sapins sont disséminés dans toute la forêt et se régénèrent vigoureusement, de très nombreux semis se trouvent dispersés un peu partout, il suffit donc, lorsque l'on passe en éclaircie, de manier le marteau vigoureusement là où se trouvent ces semis pour leur donner la lumière nécessaire afin qu'ils puissent démarrer. L'on voit déjà se constituer de petits bouquets de sapins particulièrement vigoureux là où il y a 8 ou 10 ans, il n'y avait que des semis de quelques décimètres de hauteur, et dont la végétation, faute de lumière, était tout à fait ralentie. L'on arrive ainsi de proche en proche à multiplier le sapin pour obtenir une futaie jardinée mélangée pied à pied, ou par bouquets de hêtres, de chênes et de sapins particulièrement rentable.

Là où les semenciers n'existent pas, l'on opérera par voie artificielle, en introduisant des plants au milieu de la futaie dans les trouées créées par l'enlèvement d'un gros arbre mal conformé, ou d'un bouquet de vieux châtaigniers gélifs ou de bois blancs sans intérêt ; on utilisera pour cela non seulement le sapin pectiné, qui a l'inconvénient de souffrir beaucoup des gelées printanières, mais également le sapin de Nordmann qui, débourrant un mois plus tard, n'a pas le même défaut, ainsi que le *Tsuga heterophylla* dont la végétation est proprement miraculeuse dans cette région de Beffou où elle trouve évidemment l'humidité atmosphérique constante qui lui est nécessaire ; quant aux taillis, ainsi qu'aux zones pauvres sous quartzite, seuls les résineux peuvent en tirer parti.

Les coupes envahies de bruyère, de molinie, traduisant l'acidification du sol, sont plantées en pins sylvestres et laricio, et les taillis en bon terrain en essences à grand rendement : sitka, douglas et sapins de Vancouver (*Abies grandis*).

L'on obtiendra ainsi en quelques décennies une forêt mélangée de feuillus et de résineux qui produira en mètres cubes beaucoup plus que ce que pouvait donner la forêt telle qu'elle était en 1950 avec des taillis ou des hêtres pas toujours à leur place et cette production sera constituée pour moitié de hêtres, pour moitié de résineux, ce qui, financièrement, répartit les risques de méventes pour des raisons difficiles à prévoir à une si longue échéance.

Le forestier n'étant pas seulement un sylviculteur, il faut cependant parler des conséquences biologiques que pourra avoir le traitement ainsi exposé.

Tout d'abord, la forêt de Beffou présente des caractères propres qu'il faut lui conserver, notamment ce sous-bois d'ifs parfois continu, qui constitue une de ses originalités ; ces ifs ne présentent qu'une faible gêne dans les régénérations et il en sera toujours conservé quelques-uns, même dans les coupes d'ensemencement ; dans les éclaircies évidemment on n'y touchera jamais. De plus, dans la région la plus difficilement accessible, a été constituée une réserve naturelle de quelques hectares où par définition rien ne pourra être coupé, récolté, arraché, détruit, tué ou planté ; même si un arbre meurt sur pied, il restera sur place retournant peu à peu à l'état minéral et servant ainsi de refuge aux insectes et champignons saprophytes.

Cette réserve était d'autant plus nécessaire que, si la forêt de Beffou n'était parcourue autrefois que par quelques rares promeneurs et amateurs de champignons, elle est d'année en année plus fréquentée par les touristes, d'autant plus qu'un parcellaire complet a été implanté sur le terrain et que la circulation sur les 25 kilomètres de lignes ainsi construites est particulièrement aisée (il faut bien que l'on puisse débarder le bois pour qu'il soit vendable).

Au point de vue cynégétique, la forêt de Beffou a été une chasse exceptionnelle pendant de nombreuses années, notamment pour la bécasse que l'on chassait en battues (personnellement, je préférerais dire que l'on « tirait » en battues, car c'est du tir et ce n'est pas de la chasse, et pour moi je préfère être rabatteur avec un bon chien, que de rester assis sur une canne-siège en attendant que les oiseaux passent) ; ceci était dû à l'abondance des sources qui maintiennent toujours les bécasses en forêt, surtout lorsqu'une période de froid les prive d'eau aux alentours. Malheureusement, d'année en année, cette chasse devient moins intéressante, ceci est dû à la raréfaction générale de la

bécasse qui, avant guerre, n'était l'apanage que de quelques fanatiques et qui, maintenant, est pourchassée partout et par tous (une bécasse se vendant 500 frs, cela paie la cartouche, et il ne faut pas oublier que les 9/10^e des chasseurs bretons chassent pour tuer et tuent pour vendre) ; d'autre part, les taillis se raréfient, le biotope idéal pour la bécasse est le taillis entre 10 et 20 ans : plus jeune, il est impénétrable, et la circulation y est trop difficile ; plus vieux, le sol commence à se nettoyer et les oiseaux n'y trouvent plus l'abri nécessaire. Or, autrefois, les taillis étaient coupés régulièrement et il y avait donc toujours une certaine proportion d'entre eux se trouvant à l'âge optimum.

Actuellement, même si l'on conservait dans un but cynégétique une certaine proportion de taillis, il serait rigoureusement impossible de les exploiter, ni en les vendant, ni même en les donnant, ils vieillissent donc dépassant 20 ou 30 ans et n'ont donc plus leur intérêt antérieur ; de plus, il n'est pas pensable que l'on conserve uniquement pour la chasse des terrains actuellement improductifs et qui, plantés de résineux, seraient susceptibles de produire 10 mètres cubes de bois par hectare et par an et parfois même plus.

Pour remédier à cette situation, il y a quand même un certain nombre de règles qui sont suivies en forêt de Beffou. Tout d'abord, les enrésinements commencent par une coupe de taillis totale, ou, le plus souvent, en bandes ; ce rajeunissement partiel donne d'excellents terrains à bécasse au moins pendant une vingtaine d'années, jusqu'à ce que les résineux aient percé et se soient rejoints ; d'autre part, les régénérations de futaie donnent des fourrés et des gaulis qui, pendant une trentaine d'années, ont les mêmes qualités que les taillis, la bécasse ne faisant pas la distinction que font les forestiers entre les arbres nés de rejets, ou nés de semis ; enfin, dans toutes les petites dépressions où le terrain mouillé n'a pas grande qualité forestière, l'on fait des délivrances de bois de chauffage à des riverains, ce qui permet de faire exploiter des bouquets de saules ou d'aulnes dès qu'ils sont trop âgés pour abriter la bécasse ; l'on a ainsi au milieu des futaies, des petits îlots de jeunes bois, de fourrés, de ronciers particulièrement intéressants.

C'est d'ailleurs en plein accord avec les naturalistes et les chasseurs que le Service forestier entend travailler pour tirer le maximum d'une forêt particulièrement productive, sans pour autant faire une sylviculture trop intensive qui, pour fournir du mètre cube à tout prix, risquerait de compromettre les objectifs biologiques et cynégétiques auxquels nous tenons tant par ailleurs.